

Des falafels pour les migrants

HUMANITAIRE Chaque semaine, des jeunes Suisses partent apporter leur aide aux migrants. Mais aux formalités des organisations humanitaires, la nouvelle génération préfère la spontanéité des regroupements, possibles grâce aux réseaux sociaux

AÏNA SKJELLAUG

La prise de conscience que l'histoire est en train de s'écrire là-bas leur fait faire leur valise et partir. A Lesbos ou à Calais, sur la route des Balkans, partout des jeunes Suisses s'engagent spontanément à aider des migrants dans leur exode.

«Il y a quelque chose de très politique et de très abstrait dans ces flux de réfugiés qui débarquent aux portes de l'Europe: ce sont des enjeux qui nous dépassent. Et cependant, ces gens ont des besoins très concrets: se nourrir, se réchauffer, parler, survivre», décrit Pierre Cauderay, architecte lausannois de retour de Grèce.

Avec des amis, Pierre est parti entre Noël et le Nouvel An cuisiner pour des migrants. Leur opération s'appelait Lesbos Falafel. Rien de très compliqué: une idée, un Doodle pour s'organiser, une maison louée, une recette de pâte de pois chiches et le projet était lancé.

«Une fois sur place, quand on a vu comment ça se passait, on s'est mis à construire des douches et des cuisines abritées. On a bossé jour et nuit.» Pierre et ses amis font la connaissance de No Border Kitchen, un groupe de jeunes bénévoles européens, âgés de 20 à 30 ans, et se joignent à eux.

Sur la plage flotte une grande banderole, visible depuis la mer. En grandes lettres, ce message: «WEL-COME».

Aider et apprendre

«Les migrants arrivaient par milliers, trempés, la plupart ne savaient pas où ils étaient, pensaient qu'ils étaient aux portes de l'Espagne. La première chose qu'on leur proposait, c'était de se changer dans la tente remplie d'habits secs.» Pierre est impressionné par l'efficacité de l'organisation sur place. «Chaque soir, on avait un plénum. Il n'y avait pas de chef, chacun à tour de rôle jouait le modérateur. Ce système obligeait les bénévoles à être responsables et productifs. Nous vivions au sein d'un groupe dont l'organisation hiérarchique était parfaitement horizontale et qui intégrait les compétences des réfugiés.»

Des punks allemands aux jeunes filles candides de 20 ans, tous partagent une certitude: l'Europe ne peut pas fermer ses portes aux migrants.

Sur les plages de Lesbos, parmi les bénévoles, certains sont en vacances, d'autres en congé sabbatique. Ces jeunes viennent tant pour aider que pour apprendre. Ils ont le désir et la disponibilité d'esprit de s'ouvrir aux autres et aux questions que posent les changements de société à grande

CHIFFRES

En 2005, 39 523 personnes ont déposé une demande d'asile en Suisse, 15 758 de plus qu'en 2014 (+66,3%). Durant les mois d'automne 2015, le nombre de requêtes a atteint un niveau très élevé, qui constitue un nouveau record depuis la fin de la crise du Kosovo, en été 1999.

Dans toute l'Europe, 1,3 à 1,4 million de demandes d'asile ont été déposées en 2015, soit plus du double de l'année précédente (625 000 demandes).

Quatre des cinq jeunes Lausannois partis dimanche matin à Calais affronter l'inconnu. Le temps d'une semaine, ils souhaitent apporter l'aide qu'ils peuvent dans les camps de réfugiés.

(BERTRAND COTTET)



échelle. «J'ai eu beaucoup de doute sur ma capacité réelle à aider les migrants, dit l'un d'eux. Mais mon action sur place était un soutien pragmatique à des besoins urgents. Je voulais leur faciliter ce droit de circuler, quitte à ce que ça engendre des problèmes par la suite.» A quelques mètres d'eux, dans le port

de Lesbos, Frontex trie et oblige les requérants à déposer leurs empreintes. Du point de vue des bénévoles indépendants, les ONG en place, qui ne questionnent pas la pratique mais apportent une aide d'urgence aux migrants listés, valident un système politique ségrégationniste. «La différence c'est que

nous nous positionnons pour l'ouverture des frontières. Nous informons les migrants, nous militons, nous faisons circuler l'information.»

Dimanche matin, cinq Lausannois âgés de 24 à 26 ans partaient pour la «jungle» de Calais. Leur projet: rester sur place une semaine pour apporter un peu d'aide et d'écoute, des couver-

«J'ai l'impression que l'on devra expliquer à nos enfants plus tard pourquoi est-ce qu'on a laissé mourir tant de gens à nos frontières»

SABRINA, 24 ANS

tures chauffantes, des chaussettes chaudes et revenir avec une première expérience d'aide humanitaire pour la plupart d'entre eux.

Virginie Rohrbasser est le cerveau de l'expédition. C'est en octobre dernier, dans des camps de Slovaquie, qu'elle a pris la mesure de ce qu'il se passait. Depuis, l'aide aux migrants est presque l'une de ses raisons de vivre. «A une autre époque, je serais sûrement rentrée en résistance. On vit un basculement, c'est important d'aller sur place pour se rendre compte. Beaucoup s'enferment ici dans l'ignorance, je ne les juge pas, mais moi je sais déjà que je passerai mes prochaines vacances à aider dans les camps.»

Quelques mois de battement ont permis à Virginie de récolter des fonds et de s'entourer de volontaires prêts à partir avec elle. Elle raconte à ses coéquipiers les conditions dans lesquelles elle travaillait en Slovaquie. «Notre accès aux camps n'était jamais garanti, il fallait se battre chaque jour pour que les forces de l'ordre nous laissent entrer. Au bout de quelque temps, les policiers étaient tellement dépassés qu'ils pleuraient en nous demandant de les aider!»

Un certain idéalisme

Les migrants avaient pris l'habitude qu'on ne leur adresse la parole que pour leur ordonner de se déplacer. Virginie doit d'abord les rassurer en leur expliquant qu'elle a quitté son pays pour venir les aider. «La présence humaine est la chose la plus importante que l'on peut leur apporter et je pense qu'on est d'une grande utilité!»

Sur place, les réseaux sociaux ont un rôle déterminant. Les volontaires utilisent la page Facebook Refugee Map pour localiser l'endroit où l'aide est la plus urgente.

Sabrina, 24 ans, était dimanche au départ de Lausanne. Habitée d'un certain idéalisme, elle fait néanmoins preuve d'un grand discernement. «Mes parents ne réfléchissent qu'en termes d'efficacité, ils ne comprennent pas pourquoi je pars alors qu'ils trouvent que ce que je fais a si peu d'impact. Je leur réponds que je fais ce que je peux, même si c'est une aide éphémère. Si l'on ne fait rien, j'ai surtout l'impression que l'on devra expliquer à nos enfants plus tard pourquoi est-ce qu'on a laissé mourir tant de gens à nos frontières.»

Une fois sur place, les jeunes se sont rabattus à Dunkerque où ils ont l'impression d'être plus utiles. «L'hygiène est une catastrophe dans le camp», décrit Virginie Rohrbasser, contactée mardi par téléphone. «On a de la boue jusqu'aux cuisses. Les familles ne sortent pas des tentes de camping, on passe pour voir si l'on peut leur apporter quelque chose. Il fait si froid, nos couvertures chauffantes sont les bienvenues!»

Les organisations sur place voient d'un œil mitigé l'arrivée de ces jeunes bénévoles indépendants, elles qui quadrillent le camp et travaillent méthodiquement. «Nous, on apporte une aide immédiate: on distribue un Dafalgan à qui a mal à la tête», commente Virginie. «On ne sauve personne, mais le temps d'une heure on améliore leurs conditions.» ■

L'EXPERTE

«La mobilisation de la société civile joue un rôle complémentaire»

ANNE CUSINAY
CHARGÉE DE COMMUNICATION
DANS L'HUMANITAIRE

Pour Anne Cusinay, qui a travaillé durant vingt-ans au CICR, l'apport des jeunes bénévoles est peut-être idéaliste, mais il reste utile

De quel œil voyez-vous ces mouvements de jeunes bénévoles indépendants qui vont aider les migrants? L'aide offerte par la société civile est très importante et complète l'offre des organisations humanitaires inscrites dans des structures institutionnelles, qui ne répondent qu'à une partie des besoins. Aujourd'hui, par ailleurs, les gouvernements ne savent pas comment faire face à l'afflux des migrants. La mobilisation de la

société civile joue un rôle complémentaire important et, à partir d'une certaine masse critique, elle peut parfois pousser les gouvernements à agir. Ce qui me touche le plus, c'est la spontanéité avec laquelle ces gens s'engagent, des jeunes mais aussi des mères de famille, des retraités, que ce soit sur les routes ou dans nos régions.

Quelques jeunes qui partent apporter leur aide à une masse innombrable de migrants avec un van, un peu d'argent et quelques sacs de vêtements, n'est-ce pas inutile? Il est vrai qu'au départ, c'est souvent l'émotionnel qui prime sur le rationnel. Il y a parfois un écart entre l'idéal de ces jeunes et leur réelle capacité à aider, mais ça leur permet d'aller sur le terrain, d'accomplir quelque chose d'utile et de comprendre la complexité des réalités sur place. Quelles que soient les motivations de ces jeunes, qu'elles

soient idéalistes, voire un peu naïves, on ne peut en tout cas pas condamner la volonté de s'engager pour une telle cause. Et c'est important que les migrants reçoivent de tels messages de solidarité, qu'ils ne pensent pas que tous les Européens les perçoivent comme des envahisseurs.

Aujourd'hui, quand on est un jeune Européen et que l'on veut s'engager, on a le choix entre le djihad et l'aide aux migrants? Non, pas du tout. Ceux qui partent rejoindre le djihad sont victimes de lavage de cerveau, souvent en rupture, enrôlés dans un système sectaire. Les bénévoles qui s'engagent auprès des migrants le font de leur propre initiative et rentrent ensuite chez eux. Ce sont en général des jeunes bien intégrés dans leur environnement familial et social. Le point commun, c'est peut-être que tous ces jeunes

tendent de donner du sens à leur vie, mais c'est tout.

A-t-on vu d'autres mobilisations comparables dans l'histoire? Les conflits d'ex-Yougoslavie, notamment, ont engendré de nombreuses opérations spontanées d'aide humanitaire, y compris à titre privé. Les Européens étaient touchés, car les populations affectées vivaient à quelques pas de chez nous. Sur place, la réalité était complexe et au cœur des hostilités, les bénévoles se heurtaient parfois aux belligérants qui tentaient de récupérer l'aide apportée aux civils. Aujourd'hui, nous sommes devant des individus qui aident d'autres individus ayant fui leur pays, la dynamique est différente. A cet égard, les générations concernées se souviennent aussi comme la mobilisation et les mouvements spontanés d'entraide ont été importants durant la Seconde Guerre mondiale. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR A. SK.